

Éric Letonturier

Université Paris Descartes

Brigitte Munier

Télécom ParisTech

Introduction

La sensorialité, une communication paradoxale

Toute civilisation instaure une hiérarchie sensorielle¹ qui instruit une topographie du corps et ses formes communicationnelles afférentes. Depuis Platon et Aristote, la culture occidentale privilégie la vue et l'ouïe, sens réputés nobles et distancés car préservés du contact immédiat avec la matière; en retour, l'histoire des mœurs témoigne du contrôle croissant de l'odorat, du goût et du toucher, toujours suspects d'animalité en raison de leur proximité avec les corps. Présents dès le Moyen Âge, les traités d'éducation et de bonnes mœurs se multiplièrent à partir de la Renaissance, imposant une restriction toujours plus stricte des pulsions liées à l'olfaction, à l'alimentation, aux contacts et, plus spécialement, à la sexualité. Nous avons aujourd'hui intériorisé ces contraintes au point de nous imposer sans peine la plus extrême retenue dans nos comportements alimentaires et nos rapprochements publics avec autrui, sans parler des exigences de désodorisation des corps et de l'environnement. La taxinomie adoptée nous paraît même si *naturelle* et conforme au « processus de civilisation » décrit par Norbert Elias (1973)² que les récits d'anthropologues rapportant la priorité accordée à

l'odorat par d'autres peuples, par exemple, nous paraissent peu intelligibles : ainsi a-t-on du mal à se représenter comment les Desana de Colombie amazonienne peuvent faire fonctionner leurs règles d'endogamie sur des critères olfactifs (mariages entre époux pourvus d'odeurs opposées). Cet oubli du caractère *culturel* et, ainsi, relatif de nos références et priorités sensorielles est aujourd'hui aggravé par une exacerbation de la prédominance donnée à la vue et à l'ouïe due à l'usage croissant et massif des technologies dites d'information et de communication (TIC) : nos objets techniques – téléphones, smartphones ou tablettes – mobilisent regard et audition et tiennent à distance d'écran et/ou de casque nos sens *proximaux*, odorat, goût et toucher. Dans les pays technologiquement développés, les échanges entre individus peuvent même atteindre une forme poussée de désincarnation, de *décharnement* pourrait-on dire, qu'illustre l'exemple pathologique et trop fréquent d'adolescents – les *hikikomori* au Japon – repliés dans leur chambre et consentant aux seuls contacts permis par leur connexion à Internet et aux réseaux sociaux.

Depuis quelques années, pourtant, telle une réaction à cette asphyxie des sens de l'intime, apparaissent des pratiques censées découvrir et valoriser l'usage de l'olfaction, de la gustation et du contact : les ateliers olfactifs, culinaires, œnologiques, les thérapies manuelles etc. De leur côté, les neurosciences, dont les travaux s'étaient prioritairement portés sur la vue et l'ouïe, annoncent des découvertes importantes concernant les autres systèmes sensoriels : ainsi de l'olfaction qui, comme le montre André Holley dans le présent volume, entre parmi les phénomènes de reconnaissance moléculaire pour le nombre considérable de gènes mobilisés pour la synthèse des récepteurs d'odorants.

La revue *Hermès* ne pouvait manquer de s'intéresser à ces savoirs et usages récents qui, sans mettre en question la prévalence accordée à la vue et à l'ouïe dans notre civilisation, portent un intérêt nouveau aux sens de l'intime sans lesquels toute communication demeure sèche et sans... saveur. Dans l'introduction à ce numéro, nous revenons sur l'origine et les effets de la hiérarchie sensorielle occidentale avant d'en interroger le statut contemporain : vivons-nous l'amorce d'une sorte de révolution due à l'importance nouvelle donnée aux sens proximaux par les neurosciences et par la conscience récente de leur importance dans notre relation au monde et aux autres ?

La panoptique occidentale

La hiérarchisation des cinq sens est un phénomène anthropologique, culturel et social fondé sur une conception modulaire du *sensorium* (la vue perçoit la couleur, l'odorat l'odeur, etc.) qu'invalident les neurosciences : elles ont démontré l'organisation multisensorielle du cerveau qui, grâce à sa « plasticité modulaire » (Howes, 2010, p. 37), peut, en cas de lésion, affecter une zone dédiée à l'usage d'un sens à un autre sens. De même, les travaux contemporains mettent-ils en cause la division de la perception

en cinq sens pour recenser parfois jusqu'à vingt systèmes sensoriels, le sens vestibulaire étant rangé à la sixième place et au même rang que les cinq précédents (Lambert, *in Iris*, 2012, p. 39). À grand renfort d'exemples, Benoît Le Blanc et Bernard Claverie montrent ici le mode de fonctionnement global, croisé et multimodal de nos perceptions sensorielles, à la source d'illusions et d'associations au quotidien, elles sont aussi supports d'augmentation humaine au moyen d'instrumentations techniques de plus en plus intrusives, voire inquiétantes. Très importantes, ces avancées n'ont pas encore d'influence sur la conscience ordinaire, traditionnelle et triviale de l'usage de nos sens dont nous voulons ici esquisser l'origine.

À l'école des sens

Fort précoce, le partage des cinq sens en deux groupes, distancés et proximaux, fut développé par Aristote (1953; 1959; 1972) qui conçut un sixième sens, le « sens commun » voué à opérer la synthèse des autres organes sensoriels. Reprenant sa partition, ses successeurs furent sensibles à l'ambiguïté attachée à l'olfaction capable de dilection sans contact mais, aussi, asservie à la respiration qui interdit de se soustraire aux odeurs. La question de l'apport cognitif des sens et de leur hiérarchisation entretint en Occident un débat philosophique permanent qui décida du privilège accordé à la vue et de l'intérêt reconnu au toucher responsable de l'appréhension de l'espace. Nombreux sont les travaux français qui se firent l'écho de cette histoire des sens et de leur distribution. Reste que leur pleine reconnaissance comme objets d'étude académique fut relativement lente et tardive, comme le rappelle Thierry Paquet.

Dans son étude de la relation des sens à la pensée durant l'histoire, Bernard Valade met en parallèle les prérogatives accordées au tact par Condillac et la ruine de la foi dans le pouvoir thaumaturgique de l'attouchement royal. Il appartient à Kant d'inspirer la taxinomie communément partagée

aujourd'hui : la vue, l'ouïe et même le toucher sont des sens *objectifs* parce qu'ils « conduisent par la réflexion le sujet jusqu'à la connaissance de l'objet comme d'une chose hors de nous » (1994, p. 39); l'odorat et le goût, sens chimiques, lui parurent orientés vers la « délectation », non vers la connaissance, le premier demeurant moins social que le second et « contraire à la liberté » (*Ibid.*, p. 40) en vertu de son asservissement au souffle. La portée sociologique des sens fut analysée par Simmel qui retrouva le primat accordé à la vue puis à l'ouïe, les deux sens les plus utiles au citoyen moderne; l'odorat, condamné à une olfaction ogresque et malsaine, lui parut antisocial tant il est vrai que nous sommes sans force contre l'atmosphère qui rebute nos sens (1999). Notre civilisation exprime son discrédit de l'odorat selon des invariants symboliques, émotionnels et expressifs que Mylène Mistre-Schaal et Benoist Schaal s'emploient à retrouver à partir d'un corpus pictural allant des allégories médiévales aux images publicitaires contemporaines.

La lecture freudienne du processus de civilisation offre une synthèse imagée et fort évocatrice de la volonté d'humilier en l'homme tout ce qui lui paraît relever de sa nature animale : ainsi assiste-t-on, dans *Malaise dans la civilisation*, au passage de la quadrupédie à la marche verticale qui, donnant le premier rôle au regard portant au loin, réduisit celui de l'olfaction qu'affolaient les effluves montant du sol; redressé, l'homme devint sensible à l'exposition des organes génitaux dont il craignit la fragilité, apprit la honte puis la pudeur, sentiments qui permirent l'organisation de la famille et de la vie sociale. « Par conséquent le redressement ou la "verticalisation" de l'homme serait le commencement du processus inéluctable de la civilisation » (1971, p. 50) avec le primat de la vue.

La souveraineté de l'œil

Loin d'obéir à une évolution naturelle, la hiérarchie sensorielle occidentale est un choix civilisationnel auquel

l'anthropologie peut opposer d'autres options, comme le montre Francis Affergan : invitant à renoncer à la conception cartésienne du corps, il interroge « ce que les sens font au monde et le monde aux sens ». À la relativité culturelle s'ajoutent la polysémie du mot « sens » et l'inévitable pluri-vocité des réalités correspondantes que souligne Mickaël Oustinoff dans l'encadré qu'il consacre à l'étude linguistique comparée des étymologies et des emplois du terme. De son côté, Olivier Sirost revient sur le xx^e siècle qui, peu à peu, sort des considérations morales qui entouraient les débats sur cette hiérarchie et les préférences pour tel ou tel sens au profit d'approches visant à saisir de manière plus scientifique le langage sensoriel. Il faut interroger le bénéfice que notre culture a tiré de cette valorisation des sens distancés affinée au cours des siècles : sans doute s'agit-il de la possibilité de pouvoir *tout voir, tout entendre* et (presque) *tout représenter*. L'Occident a développé une *passion scopique* permettant de comprendre le succès immédiat, globalement unanime et irrésistible obtenu par les TIC, notamment l'Internet et les objets qui en permettent l'utilisation massive et quasi compulsive : la publicisation de la vie privée dans les réseaux sociaux en constitue un commentaire suggestif. Considérables également, les possibilités offertes à l'ouïe sont moins dangereuses car il faut plus de temps pour écouter un contenu que pour voir des images, même si voir et entendre convergent parfois comme Jacques Perriault l'explique à propos du phonauto-graphe, ancêtre de nos actuels appareils d'échographie. Au-delà des objets techniques, nous vouons un tel culte à tout ce qui dévoile ou démasque que la transgression fait figure d'exigence et la transparence, de morale. La presse, bonne ou mauvaise, est régulièrement interpellée pour avoir montré des images choquantes ou insoutenables dont on ne sait s'il convient de les montrer, à qui et dans quel but. Le roi semble n'être jamais assez nu, même quand il le paraît.

Ces observations gagnent quelque intérêt une fois confrontées à la retenue imposée à l'expression des sens de l'intime : au sein de notre civilisation, les règles régissant les comportements sont si bien intériorisées qu'il n'est

pratiquement plus besoin de recourir à des traités expliquant les bonnes façons de se tenir à table, de se moucher, de manifester son attirance sexuelle, etc. Ainsi ne réfléchit-on guère aux normes multiples, mais tacites, régissant l'approche d'un inconnu dont nous attendons le respect de certaines distances tactiles et olfactives. Outre le dégoût pour des rapprochements non désirés, la peur gouverne les règles imposées à l'usage des sens de l'intime : songeons aux interdits frappant un nombre toujours croissant de substances à ingérer ou à respirer ou, encore, à cette crainte de la pédophilie conduisant à légiférer sur l'isolement d'un enfant et de son instituteur dans une même pièce. Le dernier mot reviendra à l'odorat constamment évoqué dans le discours des SDF tel l'argument ultime de l'appartenance sociale : sans domicile fixe, ces personnes demandent de quoi manger, dormir et se laver, l'hygiène ou désodorisation étant conçue comme l'ultime défense face à l'indignité et à l'exclusion sociale.

L'Occident en quête des sens

Depuis quelques années, une réaction à cet étouffement des sens de l'intime apparaît sous la forme d'activités multiples censées favoriser leur exercice et leur jouissance au point de bousculer la taxinomie usuelle : nous l'envisagerons sens par sens.

Le réveil des sens

L'estime rendue aujourd'hui à l'odorat donne lieu à un ensemble d'initiatives ludiques, pédagogiques ou thérapeutiques censées révéler les bienfaits à tirer de l'affinement de son usage ; les découvertes en neurosciences touchant la richesse complexe du système olfactif ne sont point étrangères à cette volonté de revalorisation non plus que le retentissement du prix Nobel de médecine reçu par

Richard Axel et Linda Buck pour leur découverte d'une nouvelle famille multigénique propre à encoder les récepteurs des odorants.

La revalorisation de ce sens est à la mesure de sa durable relégation, particulièrement dans la seconde moitié très hygiéniste du XIX^e siècle où, comme le montre Nélia Dias, l'impératif de ventilation s'inscrit aussi dans une économie sensorielle plus générale de la circulation des éléments. L'odorat fut discrédité dans notre civilisation au point que nul ne se soucia de son éducation auprès de la jeunesse ni du dépistage de ses déficits – fait bien remarquable si on le mesure à l'intérêt témoigné aux difficultés visuelles ou auditives ! Mais voici que des études supérieures forment aux métiers de la parfumerie tandis que des compositeurs, tel Jean-Claude Ellena, réclament le titre d'œuvre d'art pour les grands parfums. Les fragrances font l'objet de jeux, d'expositions, de musées, d'un conservatoire – l'admirable Osmothèque de Versailles –, et s'invitent à des spectacles qu'Aldous Huxley n'aurait point osé rêver avec son concert odorisé du *Meilleur des mondes*. Une pratique nouvelle, l'olfactothérapie, est introduite dans les services hospitaliers de rééducation neurologique auprès de grands malades : ainsi est attesté le rôle socialisant de l'olfaction, comme le développe Brigitte Munier, également attachée à montrer la fonction à la fois symbolique et sociale de l'odorat. Du côté de l'industrie, enfin, le monde des odeurs présente un marché en pleine expansion malgré les transformations que conte Paul Rasse dans son épopée de la ville de Grasse : depuis les techniques artisanales d'extraction des parfums jusqu'aux investissements publicitaires et marketing colossaux d'aujourd'hui.

L'univers du goût est aussi vivant et innovant avec les expériences culinaires inédites de la cuisine moléculaire dont Raphaël Haumont nous offre les promesses gustatives. La dégustation de vin s'est pourvue d'un langage objectif et de normes d'appréciations standardisées transformant le métier d'œnologue dont traite Bernard

Burtschy. Jean-Jacques Boutaud rappelle que le *testing* sensoriel se nourrit toujours de dimensions symboliques et imaginaires propres à l'expérience sensible aujourd'hui amplifiée par de nouvelles technologies immersives. Les pays dotés d'une tradition gastronomique et œnologique, comme la France, revendiquent la vocation tout à la fois culturelle et communicationnelle de ces pratiques traitées par les périodiques de bonne facture tel un parangon de la culture et du savoir (bien) vivre. La gustation demeure cependant indissociable de l'olfaction car si notre système gustatif permet l'appréciation de la consistance et de la température des mets, celle des saveurs dépend de la rétro-olfaction.

Est-il enfin besoin de rappeler l'importance donnée au toucher, aux contacts physiques dont on répute le rôle social et psychique alors même que les usages sociaux et professionnels les limitent tant par souci des convenances qu'en raison de l'usage immodéré des TIC. Psychanalyste, Martine Vantsès rapporte ici combien la vertu libératrice des sens, le toucher notamment, s'invite sur le divan. Plus généralement, des thérapies manuelles d'obédiences diverses se multiplient, promettant bien-être et mieux-être tandis que la prude Amérique a lancé la coutume des accolades (*hugs*) bientôt adoptée de ce côté de l'Atlantique. Liée aux études concernant la douleur, la sensibilité dermique et tactile fit, dès le XIX^e siècle, l'objet de recherches qu'évoque Nélia Dias. David Le Breton interroge la généralisation contemporaine de la pratique du tatouage que l'Occident réservait, il y a peu, aux marins et aux bagnards : il en montre la dimension profondément identitaire et propre à extérioriser l'intimité de la personne sur des lieux choisis de son corps.

Par delà cette revue sens par sens, on notera l'émergence de comportements traduisant le désir de mobiliser une polysensorialité consciente d'elle-même sur le mode des « promenades sensorielles » relatées par Marie-Luce Gélard, Olivier P. Gosselain et Laurent Legrain : une variation à l'européenne sur les expériences dites de « pleine

conscience ». Dans le même ordre d'idée, Mireille Diestchy décrit l'extension du mouvement *slow* qui, parti de l'alimentation, touche la cosmétique, la science, le management, tous engagés sous la bannière d'un « droit au plaisir ». Dans l'histoire vraie de Tim, devenu boucher après une vie dans le marketing international, Laurence Decréau illustre ce besoin vital de retrouver le contact polysensoriel avec la matière, sous peine de voir le réel se dissoudre et s'étioler le sens à l'existence.

Le sens du marketing

Le recours compulsif aux TIC nous a paru responsable d'une accentuation du privilège donné à la vue et à l'ouïe mais, depuis peu, la technologie et l'industrie anticipent ou accompagnent cet engouement pour les sens proximaux, faisant de la polysensorialité le maître-mot du *marketing* : la valeur d'un produit simple ou complexe se mesure à la possibilité de jouissance plurisensorielle qu'il procure. Les exemples sont légion depuis *Tactilu*, veste permettant les câlins à distance, jusqu'à *TransProse*, logiciel d'analyse de textes conçu pour en proposer le commentaire musical d'après huit émotions principales. S'agit-il de gadgets, de prouesses technologiques, de réalisations contribuant à la communication ? Selon Fabienne Tsai, l'adoption durable de ces technologies vectrices de polysensorialité dépendra de leur capacité holiste à restituer l'unité vécue des sens de manière interactive avec autrui. Du point de vue thérapeutique, la technologie appliquée à la plurisensorialité possède un grand avenir d'après Alexandra Borsari et Émeline Brulé qui décrivent ici les possibilités du design sensoriel appliqué aux personnes en situation de handicap : il s'oriente vers une prise en compte individualisée des ressentis sensibles et de la diversité de leurs modalités d'expression.

« La chair est triste, hélas³ !... »

Sens et standardisation

Une observation attentive contredit pourtant l'hypothèse d'une libération contemporaine de la sensualité que manifesterait la redécouverte des sens de proximité : les expériences olfactives et gustatives, dont les quotidiens et les magazines offrent tant d'occurrences, sont soumises à des cérémoniaux dirimant d'emblée tout risque d'abandon à la pulsion : on teste, on sent, on goûte, on cuisine et on fabrique sous la conduite d'un expert transformant l'exercice des sens en art (de vivre) et/ou en savoir. Éprise d'esthétique, la gourmandise s'interdit tout « lâcher prise » tandis que les expositions, les spectacles ou les jeux évoqués plus haut stimulent bien l'imagination mais supposent, et imposent, une retenue de bon aloi. Du côté du toucher, les pratiques thérapeutiques et de bien-être débordent d'inventivité et d'exotisme mais affichent plus de prétention au savoir, au confort et au souci de la santé qu'à la libération sensuelle. Point d'exaltation des sens, non plus, dans l'extension à toutes les classes sociales de la pratique du tatouage : que la peau ne soit pas d'emblée donnée à caresser mais à lire dénote le souci de marquer le derme du sceau de la culture comme pour en masquer la nudité.

En d'autres termes, si le besoin d'une attention plus grande donnée à la sensorialité et à la sensualité paraît émerger, il s'exprime à travers des formes tellement esthétisées, intellectualisées et ritualisées qu'elles en trahissent la libre manifestation : la vieille hiérarchie sensorielle occidentale serait alors non point ébranlée, mais bel et bien consolidée par ces transgressions trop policées pour être honnêtes. S'agissant des objets techniques, l'interface ne donne qu'une illusion de sensualité, toujours maintenue à distance d'intimité olfactive et de contact de peau à peau :

les odeurs synthétiques sont pauvres et les contacts sans chaleur. Et si le monde virtuel permet bien de satisfaire des tentations libertines ou libertaires, c'est au prix de l'évitement du toucher concret par sa traduction digitale : c'est le cas des lieux « chauds » et virtuels de type *Second life*, par exemple. Voici qui demeure bien éloigné de « l'explosion des sens » suggérée par les magazines !

On objectera la qualité et l'originalité des récentes thérapies sensorielles citées plus haut : elles attestent bien l'importance de la sensorialité, mais leur mise en œuvre à l'hôpital, quand tous les autres soins ont échoué, révèle l'inconsciente négligence dont sont victimes nos sens proximaux. On pourrait arguer des appels à la sensualité et à la jouissance multisensorielle omniprésents dans les magazines et sur les murs de nos villes affichant des corps superbes, sensuels et semi-nus : n'est-ce pas là une célébration du plaisir, de la griserie et de la volupté dont l'avidité redéfinit parfois les règles de la pudeur ? Sans doute, mais de façon si convenue et circonscrite que cette apologie du corps tourne court : la sensualité et la sexualité vécues, théâtralisées et médiatisées à l'envi mobilisent des corps jeunes, minces, sains et beaux dont l'exposition abondante, mais sélective, suit des normes esthétiques qui les standardisent ; malheur à ceux dont la plastique contrevient au modèle sans parler de ceux dont l'âge est passé ! On opposera une vogue confidentielle, mais réelle, offrant à des mannequins âgés une place dans des magazines : outre que l'âge avancé constitue un marché non négligeable, l'aspect de ces modèles (maquillages excessifs, vêtements et poses théâtrales etc.) s'intercale entre le produit et le sujet pour apprivoiser la maturité et la vieillesse, non pour les glorifier.

Griserie des sens, crainte de l'obsolescence

Sans songer à nier la présence actuelle d'un besoin de sensualité réel, puissant et fortement exprimé en Occident, nous pensons qu'il échoue face au souci plus profond de la

préservation du corps et à la conscience aiguë de sa vulnérabilité : il suffit, pour s'en convaincre, de penser aux mises en garde incessantes contre les dangers de *manger* (sucre, sel, graisses, OGM, etc.), d'*inhaler* (« fumer tue ») et de *toucher* tant sont grands les risques de contamination microbienne ou virale depuis la grippe jusqu'aux maladies sexuellement transmissibles. Oui, nous aimerions nous laisser aller à la pulsion (goûter, fumer, toucher, palper, éprouver, expérimenter ensemble), mais la peur de compromettre la santé est plus forte : la corruptibilité de la chair que menacent la maladie, la souffrance et la déchéance nous terrifie, réfrénant le désir de jouissance et refermant l'individu sur lui-même jusqu'à l'entraîner dans sa propre disparition. Ainsi du témoignage de Michela Marzano qui voit dans l'anorexie la manifestation pathologique d'un désir que l'on perd de vue à force de trop vouloir répondre et satisfaire à ceux d'autrui et que l'on tente de retrouver dans le refus funeste de s'alimenter pour affirmer son indépendance.

Telle est la problématique qui nous paraît renverser la foi superficielle en la valorisation contemporaine des sens. Que l'on ne se méprenne pas : il n'est point question ici d'une quelconque régulation de type foucauldien, il n'en est nul besoin ! Le contrôle appliqué demeure fidèle aux règles développées tout au long du processus d'une civilisation que hante, aujourd'hui plus que jamais, la crainte de la déchéance physique. Il est vrai que, faute d'une autre divinité à révéler, nous idolâtrons aujourd'hui le corps et sa splendeur passagère mais sa fragilité nous angoisse jusqu'à la désespérance : de nombreux artistes en font foi, tel Francis Bacon que fascinait la chair saignante, morbide ou corrompue. Demeurent, bien sûr, la nuit, la fête, le carnaval, les *rave parties* et autres frairies que notre culture aime à qualifier de dionysiaques. Attachées à déployer et à partager une sensualité sans frein, elles font la part belle à la nuit et aux sens de l'intime, quitte à assourdir l'ouïe et éblouir la vue, mais sans contredire notre hypothèse :

tenues aux lisières de la société, elles en confirment *a contrario* les usages, les tendances et les normes.

L'intériorisation du contrôle appliqué à la manifestation des sens de l'intime est si forte que sa mise en évidence surprend et dérange tant elle paraît contrevenir aux progrès de la liberté dont s'enorgueillit notre culture : nous songeons au féminisme, à la maîtrise de la fécondité, à la légalisation de l'interruption volontaire de grossesse, à la dépénalisation de l'homosexualité, à l'autorisation du mariage pour tous, etc. Mais il ne faut pas mélanger les ordres : que notre civilisation devienne plus ouverte et tolérante est grandement appréciable, certes, mais ne prouve rien quant à sa capacité de jouissance sensorielle et sensuelle ! N'est-ce point dans cette société si heureusement permissive que s'est répandue la « fatigue d'être soi » thématisée par Alain Ehrenberg (1991) ? La célébration du corps et des sens est mise en échec par l'angoisse de la fragilité de la chair mais, aussi, par l'imposition normative à un travail de mise en forme et de présentation de soi (Goffman, 1973), d'une *fitness* sociale selon des règles qui préfixent les cadres de l'expérience sensorielle et sanctionnent débordements et effusions.

À sens perdus

Moins fort et désespéré que la crainte de la maladie et de la déchéance, le désir de jouissance s'y mesure. Ce constat rejoint les travaux de chercheurs qui, tel David Le Breton, décèlent en notre civilisation une *haine du corps* tel l'affect d'une culture obsédée par une corporéité dont la débilité l'angoisse. Nous en voulons pour preuve la fascination pour la thématique du *corps transformé* par les prouesses technologiques qu'entretiennent depuis quelques décennies les médias et les productions de la culture populaire ; Maxime Derian s'intéresse ici à l'exemple de la science-fiction. Au-delà de la « réparation » du corps par des prothèses toujours plus performantes et sophistiquées, par des

implants cérébraux ou par les nouvelles thérapies géniques se développent des rêves d'« augmentation » sans que l'on sache définir quand finit le rétablissement et quand commence l'accroissement. Les fantasmes suscités par l'hybridation de technologies et de corporéité naturelle rejoignent les vieux rêves de jouvence. On attend des travaux placés sous l'égide de la convergence des NBIC (nanotechnologies, biotechnologies, sciences de l'information et sciences cognitives) une lutte contre la maladie et le vieillissement vécu comme une dégradation mais, aussi, la capacité prochaine à prolonger la vie odieusement mortelle. De même, les recherches actuelles sur le cerveau ouvrent sur tout un éventail de fantasmes positivistes – par exemple le rêve de trouver son langage de programmation pour en créer une version artificielle sur support informatique – que retracent Bernard Claverie et Benoît Le Blanc.

Les mouvements transhumanistes et posthumanistes, dont l'audience croît, aspirent à un avenir prochain où les progrès technologiques auront connu une accélération telle que l'intelligence artificielle sera devenue autonome : ce sera l'avènement de la *Singularité*, selon le terme employé par Ray Kurzweil, c'est-à-dire d'une mutation néodarwinienne de l'humanité en une espèce nouvelle hybridant l'humain et la machine. Obsolète, le corps humain cessera d'être asservi aux vicissitudes de la chair

pour laisser place au *mind*, esprit téléchargeable sur un corps-support renouvelable aussi longtemps que durera le désir de vivre du sujet concerné. La notion de *désir* pose cependant problème parce que le posthumain, désincarné au strict sens de ce terme, risque de n'avoir plus ni sensations ni émotions. Vainqueurs de la mort, nos *successeurs*, anges de fer dans un monde bionique, auront perdu les sens et la sensualité, le sexe et la *libido* trop humaine : sans *thanatos*, point d'*eros*. La France demeure malgré tout assez distante de ces mouvements qui, aux États-Unis, dotent la recherche de financements colossaux. Jean-Michel Besnier rapporte ici les termes de cette nouvelle utopie tel un exemple spectaculaire de la dépression saisissant l'homme face à la machine éternellement réparable et améliorable quand la peur de la chair mortelle l'emporte sur le plaisir sensuel d'être au monde.

Le présent numéro est construit suivant trois parties : la première, « L'ordre des sens », revient sur la hiérarchie sensorielle occidentale confrontée à d'autres choix culturels et aux résultats des recherches scientifiques contemporaines ; la deuxième, « Les paradoxes de la sensorialité », insiste sur les sens de l'intime envisagés à la lumière de pratiques et de travaux récents ; enfin, la troisième, « La conspiration des sens », met en question l'actuelle célébration du corps, de la jouissance et de la sensualité.

NOTES

1. La notion de *sensorialité*, terme dû à Merleau-Ponty, désigne l'ensemble des modalités sensorielles, le *sensoriel* concernant « la sensation sur le plan psycho-physiologique » (Grand Robert) ou « la sensation considérée sous son aspect objectif ou cognitif » (Dictionnaire Foulquié et Saint-Jean). Paul Valéry (1957, p. 1298) parle du « plaisir d'espèce commune, le fait purement sensoriel ». Sens, sensation et sensibilité obligent à des distinctions

- conceptuelles selon des filiations disciplinaires croisées que Bernard Valade retrace ici dans un article qui recontextualise également les conditions et conséquences de la prégnance progressive de la vue en Occident.
2. Les références citées en introduction renvoient à la bibliographie sélective.
3. Mallarmé, 1945, p. 38.